

fenêtres s/ cours

Mars 2018

Le journal du SNUipp-FSU

***L'égalité,
ça s'apprend***





FENÊTRES SUR COURS

La revue nationale du SNUipp-FSU
Des analyses, des enquêtes,
des reportages : l'école comme
elle se vit !



DES BROCHURES THÉMATIQUES

Maternelle, Plus de maitres que de classes, inclusion, handicap, lutte contre les discriminations, éducation contre l'homophobie...



WWW.SNUIPP.FR

Site national
Pour s'informer sur l'actualité syndicale et de l'école en général. Un plus, sa lettre de diffusion électronique.

KISA ITOU... OU PRESQUE !



Le memento administratif du SNUipp-FSU. Pour tout savoir sur les textes concernant l'école, le métier, la carrière... aller à kisaitou.snuipp.fr



WWW.NEO.SNUIPP.FR

Site national des enseignants débutant leur carrière
Pour les infos, les ressources appropriées et sa lettre de diffusion électronique.

RETROUVEZ LE SNUIPP-FSU SUR LES RÉSEAUX SOCIAUX

 facebook.com/snuipp
 [@leSNUtutitte](https://twitter.com/leSNUtutitte)

SE SYNDIQUER, C'EST
UTILE

Se syndiquer ?

Une vraie bonne idée

**POUR MON MÉTIER
POUR MOI
POUR L'ÉCOLE**



<https://adherer.snuipp.fr>

Sommaire

- 4** LES STÉRÉOTYPES, DES FREINS PUISSANTS À L'ÉGALITÉ
- 5** RÉJANE SENAC : l'égalité sans conditions
- 6** ÉLIANE VIENNOT : non, le masculin ne l'emporte pas sur le féminin
- 7** CÉLINE DELCROIX : l'impact du genre sur les élèves et sur les apprentissages
- 8** ÉDUCATION À L'ÉGALITÉ À L'ÉCOLE
- 9** ISABELLE COLLET : sciences - Des papillons pour les filles, des cyclones pour les garçons
- 10** 50 ACTIVITÉS (Canopé) / EMC un programme qui parle égalité
- 11** CLAIRE PONTAIS : égalité filles-garçons en EPS, une utopie réaliste
- 12** ÉDITH MARUÉJOULS : œuvrer à l'égalité dans la cour de récréation
- 13** REPORTAGES : objectif mixité dans la cour - Et si on parlait d'égalité à l'école ?
- 14** ÉLISE DEVIEILHE : pour une éducation sexuelle égalitaire
- 15** GAËL PASQUIER : de la lutte contre l'homophobie à l'égalité des sexualités
- 16** LA PAROLE AUX PARENTS : point de vue de la FCPE
- 17** SIMON MASSEI : des parents contre les ABCD
- 18** REPORTAGES : voitures et poupées, bousculer les stéréotypes. Une semaine de sensibilisation
- 19** DORIANE MONTMASSON : la réception par les enfants des représentations du masculin et du féminin
- 20** REPORTAGES : littérature de jeunesse en classe - Des albums sans préjugés
- 21** LITTÉRATURE JEUNESSE : pour des modèles diversifiés
- 22** CENTRE HUBERTINE AUCLERT : des ressources pour l'égalité
- 23** ÉDUCER À L'ÉGALITÉ : une mission de l'école

Construire l'égalité filles-garçons : un projet pour l'école.

Différences de réussite et d'orientations scolaires et professionnelles, inégalités salariales, violences et discriminations : le combat pour l'égalité est toujours d'actualité.

Les résistances peuvent être fortes, autour de l'idée que filles et garçons seraient différents par « nature », ou par « essence ». Des différences biologiques existent, mais il faut les relativiser. Les caractéristiques psychologiques liées à un sexe sont le produit de constructions sociales, culturelles, historiques. Or, ce qui est construit peut être déconstruit. Chacun, chacune doit pouvoir développer les compétences, les aptitudes, les goûts qui lui sont propres. C'est une condition de l'émancipation des jeunes. C'est un projet que l'école doit porter pour tous les élèves qui lui sont confiés.

Il est donc nécessaire pour cela de généraliser dès l'école maternelle l'éducation à l'égalité et la lutte contre les stéréotypes. La formation des personnels est indispensable, tout comme des campagnes d'opinion sur ces thématiques.

Le SNUipp-FSU promeut l'éducation à l'égalité, contre toutes les discriminations : sexistes, racistes, LGBTphobes. L'égalité filles-garçons, en particulier, doit faire l'objet d'enseignements spécifiques, inscrits dans les programmes et prenant en compte les résultats de la recherche issus des études sur le genre.

Pour comprendre certains ressorts des inégalités, pour débattre collectivement et explorer des pistes d'actions à mettre en œuvre en classe, cette publication donne la parole à la recherche et à des enseignant-es d'école primaire.

Parce que l'égalité ça s'apprend, et l'école doit y contribuer.

Rédaction :

Alexandra Bojanic
Antoine Chauvel
Françoise Denis
Pierre Garnier
Philippe Miquel

Michelle Olivier
Cécile Ropiteaux

Conception graphique :

Emmanuelle Roncin
NAJA

Adaptation graphique :

Beyowi
Louisa Lemarchand

Impression :

Rivaton

Les stéréotypes, des freins puissants à l'égalité

Malgré leur meilleure réussite scolaire, les filles sont toujours confrontées aux stéréotypes qui les assignent à des rôles pré-déterminés, à la maison, au sein du système éducatif, au travail. Ces représentations erronées doivent faire l'objet d'un travail de déconstruction qui commence à l'école. ■

Depuis plusieurs décennies, la réussite scolaire et universitaire des filles ne cesse de progresser, mais elle ne se concrétise pas vraiment en termes de valorisation ou d'insertion professionnelles. Le monde du travail continue à être imprégné des stéréotypes de genre, en témoigne la ségrégation sexuée et hiérarchisée des métiers. En effet, si la réussite à l'école dépend fortement du milieu socio-culturel des élèves, le genre influe beaucoup sur l'orientation scolaire et professionnelle, filles et garçons « s'interdisant » certaines filières. De nombreux emplois à prédominance féminine sont sous-valorisés, sur le plan symbolique et financier, parce qu'ils correspondent à des compétences traditionnellement attribuées aux femmes et que l'on juge « naturelles », inhérentes au sexe féminin, en leur déniaient leur technicité. Globalement, les salaires des femmes sont encore inférieurs de 18,5 % à ceux des hommes.

Dans la sphère familiale, les femmes continuent à assumer les tâches domestiques à 71 %. Enfin, l'actualité se fait régulièrement l'écho des violences faites aux femmes : insultes sexistes, harcèlement, agressions sexuelles et féminicides appelés à tort « drames conjugaux ». Apparaît de plus en

plus clairement la nécessité de lutter contre la domination masculine, contre l'ensemble des discours qui infériorisent les femmes, et qui banalisent les violences sexuelles, par exemple en amalgamant séduction et harcèlement!

À l'école aussi

Dès le plus jeune âge, les stéréotypes pèsent déjà fortement sur nos élèves : ils déterminent en partie leurs choix de loisirs, de lectures et de jeux, leurs habits, leurs comportements, tout cela préparant leurs futurs rôles sociaux... A l'école, la cour de récréation donne à voir un partage inégalitaire des espaces entre les garçons et les filles. Et elle n'est pas à l'abri des violences et insultes sexistes et homophobes. Dans la classe, la recherche montre que les interactions entre les adultes et les élèves sont genrées, c'est-à-dire différentes selon les sexes, sans que les enseignant·es en aient forcément conscience. Cela impacte aussi les apprentissages.

Le Défenseur des droits l'énonce très clairement en novembre 2017 : « *Le fondement de tout, ce sont les préjugés, les stéréotypes, qui alimentent une mentalité collective persistant à se référer implicitement à une inégalité de nature entre*

les femmes et les hommes. (...) L'éducation est donc la première et déterminante réponse. En particulier, l'éducation à la sexualité mériterait d'être renforcée. »



L'égalité, ça s'apprend

Ces déclarations rejoignent l'analyse du SNUipp-FSU. Les « différences » entre filles et garçons, entre femmes et hommes, sont souvent invoquées pour légitimer les inégalités. Or nombreuses sont les différences qui ne sont pas naturelles, mais construites par la société, la culture : les goûts et les couleurs, les aptitudes, les caractères, ne sont pas génétiquement liés à un sexe plutôt qu'à l'autre, mais ils ont parfois été façonnés de

longue date. Tout cela met en lumière le poids considérable des stéréotypes, qui reste très lourd, même si la réalité évolue.

Pour le SNUipp-FSU, l'égalité s'apprend. Pour lutter vraiment contre les discriminations et les violences faites aux femmes et aux personnes LGBT², il faut s'attaquer à tout ce qui les fonde, aux représentations, aux assignations faites aux filles et aux garçons, à la rigidité des normes de genre, à la prétendue complémentarité des sexes qui sert à conforter la hiérarchie entre les hommes et les femmes... Cela passe par la déconstruction des rapports de domination, et de leurs corollaires les stéréotypes de genre. C'est ainsi que les mentalités pourront évoluer vers des conceptions plus égalitaires, au bénéfice de toutes et tous.

1. Ce que la sociologie nomme « culture du viol ».
2. Personnes homosexuelles (lesbiennes, gays), bisexuelles et trans.

Sources de l'infographie ci-dessous : **Filles et garçons sur le chemin de l'égalité** (MEN, mars 2017) ; Site inégalités.fr ; INSEE ; secrétariat d'état chargé de l'égalité entre les femmes et les hommes.

Écarts de salaires : les femmes gagnent en moyenne **18,5%** de moins que les hommes

31% des femmes salariées sont à temps partiel (contre 7% des hommes)

Seulement **4,4%** d'hommes dans les bénéficiaires du congé parental (fin 2016)

En 2010, les femmes assurent toujours **71%** des tâches domestiques et 65 % des tâches parentales.

93 000 femmes victimes de viols et/ou de tentatives de viol sur 1 année
9 femmes sur 10 connaissent l'agresseur
Moins d'**1** victime sur 10 dépose plainte.



Réjane Sénac

Directrice de recherche CNRS au Centre de recherches politiques de Sciences Po – CEVIPOF.

manière dont les principes d'égalité et de liberté ont été pensés non pas pour tou-tes les citoyen-nes, mais uniquement pour celles et ceux qui sont reconnus comme ayant la capacité d'être autonomes et donc d'être des acteurs politiques légitimes, des frères en République.

Quel modèle culturel serait nécessaire pour s'engager vers une égalité réelle ?

Pour que l'égalité devienne une réalité pour toutes et tous, nous devons dénoncer et renoncer à la répartition implicite entre frères égalitaires et non-frères complémentaires, ce qui suppose à la fois de nous libérer du poids de l'héritage d'une complémentarité naturelle et de résister à la tentation de sa modernisation comme un investissement social.

Concrètement, les différences de situation doivent être prises en compte pour éviter de reproduire des discriminations structurelles s'exprimant de manière directe ou indirecte. C'est à cette condition que la mise en place de mesures d'action positive, quel que soit le secteur de politique publique (des REP+ dans l'éducation aux lois instaurant un quota pour partager les postes à responsabilité),

L'égalité sans conditions

Au-delà du mythe d'une égalité dans la complémentarité

participera à la déconstruction de l'ordre inégalitaire. Si ces mesures sont portées au nom de la performance de la mixité, et non de la remise en cause des différenciations jugées illégitimes, elles contribueront à renaturaliser les hiérarchies sociales et politiques dans une inclusion sous conditions. Il s'agit de se donner les moyens pour que chacun-e soit imaginé-e et traité-e comme un-e semblable.

En particulier, quel rôle devrait jouer l'éducation dans ce processus de transformation de la société ?

L'éducation est fondamentale dans la reproduction et l'acceptation des ordres jugés légitimes. Dans la France du vingt et unième siècle, elle joue encore un rôle central dans la transmission de la croyance à la différence des sexes². En effet, si les filles sont plus diplômées que les garçons, le caractère sexué de l'orientation³ exprime la persistance d'une forte « dépendance à l'égard du genre⁴ ».

C'est ainsi qu'elles représentent 79,5 % des élèves dans la filière baccalauréat littéraire et moins de 7 % parmi les élèves de la filière sciences et technologies de l'industrie et du développement durable⁸. L'enjeu est de faire de l'école un lieu pour promouvoir « l'égalité dans l'accès aux moyens de l'indépendance » au-delà de la « répartition aléatoirement inégale des avantages initiaux (talents, accès aux ressources) ». ■

« Faire de l'école un lieu pour promouvoir " l'égalité dans l'accès aux moyens de l'indépendance " »

1. Voir en particulier les données sexuées actualisées par l'Insee tous les ans « Femmes-hommes. Regards sur la parité ».
2. Voir Nicole Mosconi, De la croyance à la différence des sexes, Paris, L'Harmattan, 2016.
3. Françoise Vouillot, « L'orientation le butoir de la mixité », Revue française de pédagogie, 171, avril-juin 2010, p. 59-67.
4. Cendrine Marro, « Dépendance-indépendance à l'égard du genre », Recherche et formation, 69, 2012, p. 65-80.

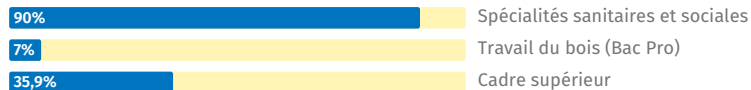
Réjane Sénac - Thèse de sciences politiques : *L'ordre sexué. La perception des inégalités femmes-hommes* (2007) ; dernier ouvrage *Les non-frères au pays de l'égalité* (Presses de Sciences Po, 2017).

Les inégalités entre les femmes et les hommes diminuent, notamment grâce à des avancées législatives, mais vous évoquez l'existence de « résistances structurelles à l'égalité » : qu'entendez-vous par là ?

Nombreux sont les rapports et classements internationaux, européens et français¹ qui font un exercice très utile d'objectivation à la fois des avancées et des résistances en ce qui concerne les inégalités sexuées. La persistance de ces inégalités est à interroger comme des « effets retours », pour reprendre l'expression de Michel Foucault, de la

83% des filles ont le baccalauréat, contre 73% des garçons

Diplômes et orientation professionnelle, **part des femmes :**





Quel est l'objectif de l'écriture inclusive ?

Il s'agit de féminiser la manière dont on parle ou dont on écrit. La langue française possède à peu près tout ce qu'il faut pour qu'on puisse s'exprimer de manière égalitaire, et elle résiste quand on veut la faire fonctionner autrement. Les « réformateurs » (ceux qui ont œuvré depuis le dix-septième siècle pour la masculiniser) n'ont pas eu gain de cause. Ils ont dû rabâcher durant des siècles qu'il ne fallait pas utiliser tel ou tel terme, et qu'il fallait absolument accorder selon le genre « le plus noble ». L'école obligatoire a fini par faire passer la plupart de ces infléchissements dans les têtes... sans toutefois jamais convaincre vraiment. C'est pourquoi j'ai sous-titré le premier livre que j'ai écrit sur ce sujet *Petite histoire des résistances de la langue française* (Non, le masculin ne l'emporte pas sur le féminin ! éd. iXe, 2014). Il y a besoin

Éliane Viennot

Professeuse¹ émérite de littérature française de la Renaissance à l'Université Jean Monnet (Saint-Étienne) et membre honoraire de l'Institut universitaire de France (2003-2013).

de féminiser les assemblées politiques, les conseils d'administration des entreprises, les directions des partis... mais pas la langue.

Quels sont les différents procédés que l'on peut utiliser pour une expression plus égalitaire ?

Le premier est le recours aux termes féminins quand on parle des femmes. Appeler une femme directeur, ou écrivain, ou maître (de conférence, des requêtes...) relève du jargon des élites, et non du système du français. En témoignent les énoncés fautifs, voire absurdes auxquels on aboutit, du type « Le recteur est enceinte ». Il convient d'employer les noms qui ont des siècles d'existence, afin de ne pas multiplier les exceptions aux grandes séries de terminaisons féminines : autrice plutôt qu'auteure, chercheuse plutôt que chercheur, etc. L'autre grand procédé est d'utiliser les termes féminins autant que les termes masculins dans les énoncés portant sur des populations mixtes, ou alors des termes englobants. On parle ainsi du corps enseignant, ou des enseignantes et des enseignants, plutôt que des seuls enseignants, et on reprend par celles et ceux, etc. Il s'agit aussi d'éviter les singuliers naturalisants pour parler des vrais gens : la femme n'existe pas plus que le juif, l'arabe ou l'Espagnol - sauf dans les fantasmes ; et l'homme, avec ou sans majuscule, doit laisser sa place à l'humain (droits humains, sciences humaines).

Non, le masculin ne l'emporte pas sur le féminin !

Que pensez-vous de l'usage des tirets ou des points milieux ?

La recherche des meilleures normes est en cours. Le point milieu est assurément le meilleur candidat pour porter ces abréviations, étant donné sa discrétion, son insécabilité, son unicité dans cet emploi - d'autant qu'il va devenir beaucoup plus accessible sur les nouveaux claviers. Mais on n'a besoin que d'un signe (enseignant·es, et non enseignante·s), et ce signe ne peut pas servir dans des mots dont les finales sont très différentes (acteur·ices). Quoi alors ? Acteurs/trices ? Mon avis n'est pas fait là-dessus, pas plus que pour heureux et heureuses. J'ai besoin de débattre, de voir ce que proposent d'autres.

Le Manifeste que vous avez initié porte sur la « règle scélérate » : comment accorder les adjectifs autrement ?

Les accords peuvent être faits selon la place (proximité) ou selon le sens (majorité) plutôt que selon le dogme du « masculin qui l'emporte sur le féminin ». Le vers de Racine, dans *Athalie*, en est un bon exemple : « *Consacrer ces trois jours et ces trois nuits entières* ». Cet accord s'est maintenu très longtemps, et a fait l'objet de tolérances tout au long du XXe

siècle. L'accord selon le sens, lui, nous invite à écrire « *Les trente vieilles dames et leurs deux chats ont été relogés dans une autre maison* », plutôt que relogés. C'est ainsi que l'on pratiquait avant la création du dogme, avec une souplesse qui s'est maintenue dans les autres langues romanes.

Il convient d'y revenir aujourd'hui. Le masculin obligatoire n'était fait que pour conforter la

domination sociale des hommes sur les femmes. Voilà plus de 70 ans que notre pays proclame l'égalité des sexes, l'Éducation nationale aurait dû revenir depuis longtemps sur cet enseignement, et c'est ce

« Ce qui prime, c'est que l'école cesse d'enseigner le sexisme sous couvert de grammaire »

que proposent les 314 signataires du Manifeste « Nous n'enseignerons plus que le masculin l'emporte sur le féminin ». Et le ministre aurait dû les féliciter, et mettre en place une commission pour réfléchir aux modalités de ce changement. Mais il a préféré faire plaisir aux conservateurs de son camp.

Pour nous, ce qui prime, c'est que l'école, lieu d'émancipation par essence, et de socialisation égalitaire, cesse d'enseigner le sexisme sous couvert de grammaire. Que les enseignantes et les enseignants puissent assurer leurs missions sans être entravés par des inventions d'un autre âge. ■

1. Zut alors ! C'était pas professeuse, qu'il fallait dire ? www.elianeviennot.fr/Langue-mots.html



Céline Delcroix

Docteure en Sciences de l'Éducation - Professeure des écoles.

Les interactions qui se produisent en classe peuvent-elles être vecteurs d'inégalités entre filles et garçons ?

L'essentiel de notre travail enseignant avec les élèves est basé sur les interactions qui permettent aux élèves de construire des compétences : c'est par la co-construction d'un ensemble de verbalisations et de non verbalisations entre l'enseignant-e, l'élève et les élèves entre eux que les apprentissages passent. Or, la recherche a établi que ces interactions sont différenciées selon le sexe, en quantité et en qualité. Les professeures des écoles interagissent à 55 % avec les garçons (66 % dans le second degré). Les filles sont plutôt sollicitées pour répéter, reformuler, les garçons pour argumenter et expliquer. Et on tolère des garçons davantage d'interactions spontanées. Implicitement, l'école apprend aux enfants la place de chacun et de chacune. Ainsi, quand on

interagit d'une façon différenciée, on apprend aux élèves la catégorisation et les stéréotypes qui y sont associés. En effet, des interactions différenciées entre les filles et les garçons, dans des disciplines à fort enjeu par exemple, placent ces élèves en situation de « menace de stéréotype ». La recherche montre alors que les filles et les garçons se conforment à leur groupe d'appartenance et ont des parcours scolaires différenciés.

Certain-es prônent la non-mixité à l'école, que leur répondez-vous ?

Certes la mixité n'a pas eu les effets que l'on souhaiterait. Mais la mixité en France repose sur un impensé, elle n'a pas été préparée au sens éducatif ; mettre ensemble des filles et des garçons ne suffit pas pour que la catégorisation, les stéréotypes, et les violences disparaissent. Oui, en situation de non mixité, les filles ont une estime de soi moins dégradée, les violences seraient moins présentes. Toutefois, proposer des parcours non mixtes c'est ouvrir la voie à des parcours éducatifs spécifiques, ce qui m'est inacceptable.

Il est plus que nécessaire de verbaliser, de « conscientiser » de façon éducative les stéréotypes, la menace qui en découle afin

« Les filles et les garçons se conforment à leur groupe d'appartenance et ont des parcours scolaires différenciés. »

L'impact du genre sur les élèves et leurs apprentissages

que chacun et chacune desserre les liens qui les brident. Mais c'est aussi proposer des modèles contre-stéréotypiques, par exemple des modèles de réussite de femmes dans les sciences, puisqu'on sait que cela améliore les performances des individus en augmentant le sentiment d'auto-efficacité chez ces derniers, les référentiels et les supports d'apprentissages sont donc à investiguer largement.

Quels leviers peuvent être actionnés par les enseignant-es pour permettre aux filles et aux garçons de réellement « travailler ensemble », en particulier lors de travaux de groupes ?

La difficulté du travail de groupe repose sur les effets des interactions entre paires qui peuvent s'élaborer sur des rapports de domination ou de fascination. Nos résultats objectivent la prévalence de la catégorie « sexe » sur tout autre configuration (cognitive, amicale, sportive) à ce niveau d'âge. Ainsi, les filles comme les garçons préféreront choisir un

élève de leur sexe et de moindre performance scolaire pour leur groupe plutôt qu'un élève du sexe opposé avec une performance

supérieure. Ce qui n'est pas à considérer comme négatif dans une « première » configuration groupale. Des travaux en psychologie sociale ont montré que le choix de partenaires-amis pouvait significativement servir les performances scolaires. Il s'agit d'accepter, dans un premier temps, l'idée que le choix d'un-e élève de la même communauté (sociale, ethnique, de sexe, linguistique...) s'explique par le fait de pouvoir s'accorder de la valeur sur le plan personnel. En effet, ces choix affectifs au sein d'une même communauté préservent l'estime de soi de l'élève, et permettent de trouver un support social au sein de son groupe d'appartenance. Toutefois, ces premières configurations doivent évoluer. En effet, les groupes de travail doivent dans un second temps favoriser la confrontation cognitive et permettre l'émergence de nouvelles représentations. En effet, chaque élève, doit être confronté à « sa zone proximale de développement¹ » et aussi connaître la levée de freins dans ses rapports sociaux (timidité, angoisse...). Il s'agit donc pour l'enseignant-e de proposer des groupes évolutifs selon les périodes. ■

1. C'est la distance entre ce que l'enfant peut effectuer ou apprendre seul et ce qu'il ou elle peut apprendre uniquement avec l'aide d'une personne plus experte.

Céline Delcroix - Thèse : **Professeures des écoles : Carrières et promotions ; les identités professionnelles sexuées des enseignant-es du premier degré.** (2009)

Éducation à l'égalité à l'école

Au-delà du mythe d'une égalité dans la complémentarité

Les textes relatifs à l'éducation à l'égalité sont le produit d'un long cheminement, non dénué d'hésitations ; ils sont révélateurs de la façon dont l'institution reflète, voire quelquefois précède, l'évolution des mentalités, mais également des pressions qu'elle peut subir.

L'égalité filles/garçons dans les programmes

En 2002, les programmes d'enseignement de l'école primaire incluent dans les « points forts » d'histoire pour les élèves de cycle 3 « *l'inégalité entre l'homme et la femme exclue du vote et inférieure juridiquement* » au XIXe siècle et recommande pour l'ensemble des périodes de ne pas oublier « *le rôle de groupes plus anonymes, ni celui des femmes, dont on soulignera la faible place dans la vie publique* ».

Ces différents éléments ne sont pas repris par les programmes de 2008, qui comptent cependant parmi les compétences attendues à la fin du cycle 3 la capacité à « *appliquer les principes de l'égalité des filles et des garçons* » ; en histoire, le suffrage universel de 1848 est bien qualifié de masculin. En revanche Marie Curie est la seule femme figurant parmi la liste de personnages historiques à étudier.

Les programmes d'EMC (BO du 25 juin 2015) mentionnent explicitement l'égalité entre les filles et les garçons, entre les femmes et les hommes, et la lutte contre les discriminations.

Les ABCD de l'égalité

La loi du 8 juillet 2013 de refondation de l'École de la République réaffirme que « *la transmission des valeurs d'égalité et de respect entre les filles et les garçons, les femmes et les hommes, constitue une des missions*

essentielles de l'école ». En septembre 2013, le ministère des droits des femmes et le ministère de l'Éducation nationale mettent en place le dispositif expérimental des ABCD de l'égalité dans 600 classes primaires de 10 académies. Il avait les objectifs suivants :

- intervenir dès l'école primaire pour lutter contre la formation des inégalités filles/garçons dès le plus jeune âge, en agissant sur les représentations des élèves et les pratiques des acteurs de l'éducation ;
- offrir aux enseignant-es des outils et des ressources ;
- aider à la prise de conscience des préjugés, dans et hors la classe ;
- transmettre une culture de l'égalité entre les sexes.

Le bilan des ABCD

La dynamique autour des ABCD de l'égalité avait permis aux écoles concernées de bâtir des initiatives intéressantes, dont toute la communauté éducative était satisfaite, y compris les parents d'élèves. Mais sous la pression des réactionnaires, le dispositif a été abandonné en juin 2014. Certaines équipes, certain-es collègues se sont senti-es désavoué-es, et n'ont pas renouvelé les actions. Ce dispositif avait l'avantage de proposer des formations/sensibilisations concrètes, dont la durée n'était pas suffisante mais qui avaient le

Qu'est-ce que le genre ?

Le genre fait référence à la construction sociale que chaque culture élabore autour du sexe et qui assigne aux femmes et aux hommes des comportements, des rôles et des attentes sociales différenciées, dont résultent les inégalités. C'est un système hiérarchique qui prend appui sur la croyance en « LA différence des sexes » et sur les stéréotypes qui y sont associés.

Existe-t-il une « théorie du genre » ?

Non, la « théorie du genre » est un épouvantail inventé par les opposant-es à l'égalité. Il existe une multitude de recherches autour du genre, issues de tous les champs disciplinaires, qui étudient les rapports sociaux inégalitaires entre les sexes et les mécanismes de production et de reproduction de ces inégalités. De ce point de vue, le genre est un concept, un outil d'analyse scientifique.

mérite d'exister et de réunir les enseignant-es autour de cette thématique.

Le plan pour l'éducation à l'égalité de juin 2014 fut présenté comme une généralisation de ces formations : la réalité nous a montré que le ministère ne s'est pas doté des moyens nécessaires.

Le site des ABCD de l'égalité présentait des contenus pertinents et intéressants, qu'on ne retrouve pas sur le nouvel espace « Outils égalité filles-garçons » de Canopé. Le constat, au moment de la mise en ligne, est celui d'un appauvrissement, voire d'un recul idéologique. On ne parle plus du genre (cf. encadré), mot également absent de la circulaire du 20 janvier 2015, intitulée « Mise en œuvre de la politique éducative en faveur de l'égalité entre les filles et les garçons à l'École ».

Dans les buts poursuivis, on évoque toujours la culture de l'égalité et le respect mutuel, la lutte contre les violences, ainsi que la mixité des métiers, mais il ne s'agit plus de déconstruire le genre : ce sont bien les ambitions qui ont régressé.

Quels accompagnements pour les enseignant-es ?

Les textes ne manquent pas, mais la formation fait défaut.

La formation à distance, notamment sur les sujets touchant aux représentations des personnels, n'est pas appropriée ; elle ne permet pas un éclairage suffisant et n'apporte pas toujours les outils nécessaires aux enseignant-es pour comprendre ce qui se passe en classe et expérimenter des pistes d'actions. Par ailleurs, elle n'est pas effectivement proposée dans l'ensemble des départements.



« Toile de l'égalité » extrait de « Pour une pédagogie de l'égalité », Recherche féministe 2018, Isabelle Collet



Isabelle Collet

Maitresse d'enseignement et de recherche en sciences de l'éducation à l'Université de Genève.

Sommes-nous toutes et tous égaux face aux savoirs ?

Nous devrions l'être. Rien n'indique dans le cerveau des femmes ou des hommes des différences structurelles qui induiraient des compétences sexuées. Pourtant, même si les femmes ont de meilleures mentions au bac S, elles sont moins de 30 % en école d'ingénieur et même moins de 20 % dans les plus prestigieuses d'entre elles. La prétendue inégalité entre femmes et sciences s'est historiquement construite dans la lignée de l'exclusion des femmes des savoirs savants. La nature a sans cesse été convoquée pour écarter des jeunes filles de la culture et instrumentalisée pour justifier un ordre social qui confine les femmes dans la sphère domestique. Le Traité sur l'éducation des filles de Fénelon (1687)



préconisait déjà : « une pudeur pour la science presque aussi délicate que celle qu'inspire l'horreur du vice ». L'histoire de l'éducation des filles met en évidence une sélection sévère des savoirs qui seraient appropriés ou non à leur futur rôle social d'épouses et de mères. En les destinant à prendre soin des autres, en particulier des malades, des enfants et des personnes âgées, un lien privilégié a été construit entre les femmes et les sciences de la vie... C'est sans surprise que nous découvrons qu'elles sont majoritaires dans ces filières.

« Des papillons pour les filles, des cyclones pour les garçons » : c'est le titre d'un article que vous avez publié en 2016. Quelles représentations genrées pèsent sur les sciences à l'école ?

Le titre de mon article part d'une étude faite par une de mes étudiantes : les élèves choisissent des activités scientifiques en fonction des signaux genrés qu'elles renvoient, et non en fonction de la discipline. Quand les filles choisissent les expériences avec des papillons, ce n'est pas parce qu'elles préfèrent la biologie, mais parce que le marketing a associé les ailes

« Des papillons pour les filles, des cyclones pour les garçons »

des papillons aux ailes des fées. Les garçons vont choisir le danger et les phénomènes formidables, quand ils disent vouloir étudier les cyclones et tremblements de terre. Les manuels scolaires ou les documentaires sont un rappel constant de la division sexuée des savoirs : les femmes scientifiques en sont quasiment absentes. Toutefois, elles le sont aussi des manuels d'histoire, discipline dans laquelle les étudiantes sont majoritaires. Si l'école reproduit et conforte les stéréotypes de sexes en sciences, elle le fait aussi dans les autres disciplines. Simplement, dans le cas des sciences, ces signaux entrent en résonance avec une croyance sociétale partagée (inconsciemment, mais parfois très consciemment) sur la moindre capacité des filles pour les sciences, en tout cas, à haut niveau.

Quels sont les leviers d'action possibles pour un enseignement plus égalitaire des sciences en école primaire ?

Minimalement, il faudrait s'attacher à supprimer de son enseignement, comme de tout autre, les manifestations du genre qui risquent d'en limiter l'appropriation par les filles.

Mais pour avoir une réelle influence sur les orientations, il faudrait que les filles et les garçons aient l'occasion de pratiquer davantage toute sorte de sciences. Or, malgré sa place dans les programmes, les différents rapports de l'IGEN montrent que la part de l'enseignement des sciences est faible au primaire, les enseignant-es privilégiant l'histoire ou la géographie.

On peut s'étonner de voir perdurer cette situation qui fait de la science un savoir accessoire, alors que les sciences et techniques prennent dans la vie quotidienne et dans l'économie une place croissante. Malheureusement, la science est vue comme une discipline spécifique, les enseignant-es eux/elles-mêmes sont plus à l'aise (de par leur formation initiale) en culture dite « générale », c'est-à-dire les Humanités ou les sciences sociales.

C'est pourquoi (re)mettre la science en culture, comme le demande le physicien Jean Marc Lévy-Leblond, apparaît comme fondamental, car il ne s'agit pas uniquement de partager le savoir, mais avant tout de partager le pouvoir sur la science : donner aux élèves « le sentiment de pouvoir agir sur son développement, choisir les orientations de la recherche, exercer [...] son] pouvoir de décision sur le développement de la technoscience ». ■

Thèse en sciences de l'éducation : La masculinisation des études d'informatique, savoir, pouvoir et genre (2005).



Un livre pour sensibiliser les adultes aux inégalités sur le mode de l'humour.

50 activités pour l'égalité filles-garçons

Les filles réussissent mieux à l'école, mais ne profitent pas pleinement de cette réussite, et les garçons « payent un lourd tribut à l'échec et au décrochage scolaire ».

Pour contribuer à déjouer cette fatalité, « 50 activités pour l'égalité filles-garçons » s'adresse aux enseignant·es de la petite section de maternelle à la 6e et en SEGPA, désirant aider les élèves à dépasser les stéréotypes sexistes, et propose des méthodes et outils, sous forme de fiches-activités et de fiches-ressources.

Le tome 1 propose des activités en maîtrise de la langue, mathématiques sciences et Tice, et pratique d'une langue étrangère. Le tome 2 s'intéresse aux enseignements artistiques, à l'histoire et à l'enseignement moral et civique, et à l'éducation physique et sportive.

Les fiches-activités abordent différents thèmes comme le respect des différences, la place des femmes dans l'Histoire, le fait que les métiers, les sports, les couleurs et les activités se conjuguent au féminin et au masculin. ■

→ reseau-canope.fr/notice/50-activites-pour-egalite-filles-garcons



Outils pour l'égalité entre les filles et les garçons à l'École

Le réseau Canopé propose un site conçu pour tous les publics. Pistes et outils sont mis à disposition des enseignant·es pour leur permettre de développer, en classe, des séquences pédagogiques. Des outils permettent également aux parents de s'informer sur les enjeux de l'égalité en termes de réussite scolaire de leur enfant. Des aides pour la relation aux familles. ■

→ reseau-canope.fr/outils-egalite-filles-garcons

D'autres ressources nationales et européennes sont à disposition sur Eduscol :

→ eduscol.education.fr/cid53898/ressources-nationales-et-europeennes.html

EMC : un programme qui parle égalité



Le programme d'enseignement moral et civique (EMC) décrit une école à la fois exigeante et bienveillante qui favorise l'estime de soi des élèves. Ce programme encourage l'autonomie, l'esprit critique et la coopération. Il invite à éviter toute discrimination et toute dévalorisation entre élèves. Il se décline sur tous les temps de l'école, et dans tous les domaines disciplinaires. L'EMC met notamment en avant les valeurs d'égalité, de respect et l'absence de toutes formes de discriminations. Ni simple exhortation, ni transmission magistrale, l'EMC s'effectue, autant que possible, à partir de situations pratiques au cours desquelles les élèves éprouvent la valeur et le sens

de cet enseignement (conseils d'élèves, mise en scène de dilemmes moraux, jeux de rôles, débats réglés, discussions à visée philosophique...).

Les questions d'égalité y sont très présentes. Aux cycles 2 et 3, racisme, antisémitisme, sexisme, xénophobie, homophobie, harcèlement mais aussi égalité filles/garçons, mixité à l'école, égalité des droits et notion de discrimination font partie des objets à enseigner. Ce travail peut se concrétiser au travers de pratiques concernant toutes les situations de la vie scolaire, la littérature jeunesse pouvant contribuer à l'analyse de stéréotypes sexués. Compétences, connaissances, attitudes et objets d'enseignement sont organisés dans des tableaux qui précisent la progressivité de la formation de l'élève d'un cycle à l'autre. ■

Le programme et les ressources d'accompagnement par cycles sur Eduscol :

→ http://cache.media.eduscol.education.fr/file/EMC/01/9/ress_emc_gestes_pro_464019.pdf



Claire Pontais

Égalité filles-garçons en EPS : une utopie réaliste !

Claire Pontais est professeure d'EPS, formatrice, responsable à la revue Contrepied (Centre EPS et Société) et responsable nationale du SNEP-FSU.



« Les filles peuvent réussir autant que les garçons si elles le veulent » ; « En primaire, il n'y a pas encore de différence entre filles et garçons » ; « Ce n'est pas grave si les filles sont plus faibles que les garçons, si elles jouent quand même ! » ; « C'est normal, on ne peut pas tout aimer ! » ; « J'évite quand même le foot et la danse » ; « J'ai réglé le problème, un jour ce sont les garçons qui font les équipes, le lendemain, les filles »... Toutes ces petites phrases, entendues de nombreuses fois, témoignent de conceptions différentes de l'égalité filles-garçons. Elles révèlent également que la mixité ne garantit pas l'égalité ! Quel rôle peut jouer l'école primaire, et en particulier l'EPS, pour faire évoluer les représentations des enfants et casser les stéréotypes sexués en matière de sport ?

Oui, il y a des inégalités dans le sport

Historiquement, les activités physiques et sportives (APS) ont été investies par les hommes et il a fallu que les femmes se battent pour pratiquer les mêmes sports. Aujourd'hui encore, statistiquement, les femmes pratiquent moins que les hommes (notamment dans les milieux populaires) et ne pratiquent pas les mêmes

activités. Le rugby et le foot comptent 4 % de filles et 96 % de garçons, la gymnastique 78 % de filles et 22 % de garçons, la danse 93 % de filles et 7 % de garçons, le judo 25 % de filles et 75 % de garçons¹. Et... 37 % des femmes et 33 % des hommes affirment qu'ils seraient chagrinés que leur fille demande à être inscrite dans un club de foot². Les garçons sont 3 fois plus nombreux à déclarer faire du sport pour gagner (19 % contre 6 %), et 20 % des filles disent faire du sport pour maigrir (4 % des garçons), ce sont surtout celles qui ne pratiquent pas en club. Adultes, les femmes représentent seulement un quart des « compétiteurs » et sont par contre majoritaires dans les activités « de forme ». L'ensemble de ces faits sont alimentés par des stéréotypes relatifs au corps, au sport, à la danse qui se construisent dès le plus jeune âge.

L'école a un rôle spécifique à jouer

En matière d'émancipation, de démocratisation et de culture commune, l'école peut beaucoup, parce que non seulement la mixité y est obligatoire, mais pour nombre d'élèves elle est le seul lieu de socialisation sportive. Elle est le lieu où les élèves doivent découvrir, s'initier et progresser afin d'être en capacité à l'âge adulte, de pratiquer l'activité de leur choix. Les futures générations de femmes doivent pouvoir choisir, de manière lucide et cultivée, indépendamment des injonctions genrées, de pratiquer entre femmes ou en mixité, dans un but de compétition, d'entretien ou de partage.

Quelles conditions pour relever ce défi ?

Tout d'abord, changer de lunettes... et regarder autrement les filles, regarder différemment les sports, et concevoir différemment les relations filles-garçons.

- Faire en sorte que les élèves acquièrent des « pouvoirs d'agir ». Une fille (ou un garçon) qui se « sent nulle » ne peut pas avoir envie, ni oser, intégrer une équipe à l'école ou après l'école dans un club, sur la plage, dans un camping ou à la piscine. La question des acquisitions motrices, techniques, tactiques, expressives, etc. est donc déterminante. Elle est souvent sous-estimée. Cela suppose des modules suffisamment longs pour stabiliser les apprentissages, d'avoir les mêmes exigences pour tous les élèves et d'éviter les solutions « humanitaires » (ex : rajouter des points quand on a une fille dans l'équipe) ou les discours moralisateurs envers les garçons (« Sois gentil, donne lui la balle »).
- Regarder les sports dans toute leur dimension anthropologique et culturelle et pas seulement leur aspect dominant, souvent connoté masculin : la gymnastique nécessite une prise de risque et la maîtrise du risque ; la course d'orientation, de la vitesse et une lecture de terrain ; le rugby, du contact et de l'évitement...
- Faire expérimenter des sports qui sollicitent des émotions différentes. Programmer les

jeux collectifs, la lutte, la danse, la jonglerie pour être adroit-e avec un ballon - pour peu que l'on soit attentif aux questions d'égalité - permet d'emblée de casser les préjugés. Mais cela ne suffit pas. Il est nécessaire de les adapter en fonction des niveaux des élèves, de proposer des règles qui n'éliminent pas les plus faibles. Les élèves apprennent ainsi à se dégager des normes culturelles dominantes et à bannir les propos sexistes trop souvent entendus en EPS.

Garçons et filles ensemble

- Faire partager les rôles sociaux (arbitre, juge, chorégraphe, etc) semble aujourd'hui aller de soi. Mais trop souvent encore, des enfants ont la responsabilité de faire les équipes où inévitablement le/la plus faible est « tiré-e » en dernier. C'est à l'enseignant-e de faire les équipes, tout comme elle/il fait ses groupes de lecture dans la classe. C'est aussi à l'enseignant-e d'organiser des débats qui interpellent autant les filles que les garçons, à partir de critères de réussite très explicites (trop souvent encore, les solutions techniques sont l'apanage des garçons).

À ces conditions, l'EPS peut être un formidable moyen d'émancipation et l'école un véritable laboratoire de l'égalité et de la mixité sportive.

Bien entendu, tout cela s'apprend. Cela devrait être l'objet d'une formation initiale et continue digne de ce nom, ce qui n'est malheureusement pas le cas si l'on en croit le rapport de février 2017 du Haut Conseil à l'Égalité sur la formation à l'égalité dans les ESPE. ■

1. Ministère des Sports, de la Jeunesse, de l'Éducation populaire et de la Vie associative, 2013
2. Enquête Mediaprism - Laboratoire de l'égalité, septembre 2011



Edith Maruéjols

Maitresse de conférences,
fondatrice du bureau d'études
L'ARObE.

<http://expertes.eu/expertes/edith-maruejols/>

La mixité est la condition indispensable à l'égalité. L'égalité, et en particulier l'égalité valeur, se mesure dans la relation à l'autre, c'est en nous mélangeant que nous allons apprendre à négocier. Il est donc crucial de manger ensemble, rire ensemble, jouer ensemble, transpirer ensemble pour éprouver notre similitude, c'est-à-dire notre humanité.

Vous avez accompagné pendant plusieurs années un projet d'école dans les Landes. Pouvez-vous en décrire les principaux axes ?

Nous avons travaillé pendant 7 ans sur un projet d'école égalitaire au Peyrouat à Mont-de-Marsan. Nous avons observé, dans les espaces de jeux de la cour de récréation, le degré de mixité filles/garçons : comptage sur le terrain de foot, le terrain de basket, les lieux intermédiaires à usage non défini, et également à la cantine ou lors de la mise en rang. Il s'agissait aussi de relever la dynamique entre les enfants : que se passe-t-il dans les jeux non mixtes, qu'en est-il des enfants isolé-es, quels sont les propos de la dispute ? Nous avons analysé les observations et l'équipe a décidé d'intervenir, en modifiant « les règles de jeux » à la récréation. Cela a été expliqué aux enfants afin de leur exposer clairement la volonté de mixité et d'égalité entre tous et toutes à l'école. Les enseignant-es ont expérimenté des récréations « sans football », des récréations sans ballon, ont proposé des

Œuvrer à l'égalité dans la cour de récréation

jeux collectifs, ont investi dans du matériel de jeu comme le bowling, les échasses, les jeux de raquettes, etc. Ils/elles intervenaient pendant la régulation de la cour en rappelant simplement que tout le monde a le droit de jouer à ce qui lui fait plaisir et qu'il faut organiser les jeux et les équipes en ce sens. Ensuite a été développé tout un programme en classe, s'appuyant notamment sur des livres qui interrogent les stéréotypes de sexe. Les enfants ont travaillé sur des mises en scène, des photo-montages, de la danse, pour produire un spectacle de fin d'année sur la thématique de l'égalité entre les filles et les garçons. En 2014, cette école a reçu le prix de l'école égalitaire décerné par le Rectorat et tous les enfants ont reçu un diplôme d'ambassadeur ou d'ambassadrice de l'égalité.

Est-ce que ce travail est possible dans toutes les écoles, dans tous les quartiers ?

Il est souhaitable partout et possible partout ! L'engagement de l'équipe enseignante est remarquable au Peyrouat, en partenariat avec l'association ALIFS (Association du Lien Interculturel Familial et Social). Les parents ont été associés à cette démarche : spectacle,

échanges à l'école, débats...

Je suis depuis intervenue dans de nombreux établissements, de différents niveaux, j'ai appris qu'il ne fallait pas avoir d'a priori sur ces questions, tout le monde est capable d'ouvrir les yeux et de consentir que les inégalités sont bien structurelles. Ce qui garantit des résultats, c'est l'action

« Ce qui garantit des résultats, c'est l'action professionnelle, la capacité des adultes à ouvrir des possibles »

professionnelle, la capacité des adultes à ouvrir les possibles en montrant aux enfants d'autres manières de jouer ensemble. Les enfants expriment très bien la question de l'injustice sociale vécue, le fait de ne pas pouvoir jouer à ce dont on avait envie, de ne pas pouvoir occuper l'espace central, d'être isolé-e. La discussion collective est une étape essentielle pour partager les solutions à mettre en place, pour s'organiser dans la cour de récréation, lieu par excellence de la citoyenneté. Apprendre à partager, c'est négocier et renoncer. Entre avoir le droit de faire quelque chose et vouloir le faire, il y a la question de pouvoir le faire (être légitime, qu'on vous laisse la place, qu'on vous passe la balle), ce qui relève des adultes. Rendre possible c'est affirmer l'égalité. ■

Thèse en doctorat de géographie (2014) : « Mixité, égalité et genre dans les espaces du loisir des jeunes. Pertinence d'un paradigme féministe ».

Quelle est votre vision de la mixité à l'école ? À quelles conditions est-elle un levier de l'égalité ?

Les études empiriques que j'ai accompagnées dans les écoles montrent une mixité toute relative. Le mélange et le partage ne sont pas toujours la règle dans la mise en rang, dans la cantine et dans les jeux à la cour de récréation. En partageant les observations des espaces avec les équipes, nous avons noté que les filles et les garçons avaient des « terrains » de jeu séparés à la récréation, espace de foot central pour les uns, et préau, recoins pour les unes. En outre, manger ensemble filles/garçons est bien souvent le fait d'enfants isolé-es qui n'ont pas trouvé « de place » avec leur groupe de paires. Les stéréotypes sexués légitiment les pratiques des uns et des unes, « jouet de filles », « jouet de garçons », « sport de filles », « sport de garçons » etc.

HÉRAULT

Objectif : mixité dans la cour

Dans l'Hérault, Olivier a été directeur d'une école en tissu urbain dense. Il nous fait part des réflexions qui ont mené l'équipe à agir pour favoriser une mixité réelle.

La plupart des écoles partagent le constat du déséquilibre filles-garçons en récréation : comment faire évoluer les choses ?

Cette école comprenait une cour de récréation de faible surface, contrainte entre 4 murs. L'espace ouvert est occupé par un terrain dit « de foot », accaparé par les garçons, en surnombre. Les filles en sont de fait exclues, et les interventions des adultes, même construites avec les enfants, ne ramènent pas la mixité. Le reste de la zone centrale de la cour est occupé par des jeux d'activité physique intense (course-poursuite, loup, etc), un peu plus mixtes mais encore majoritairement masculins. Mais où sont donc les filles ? Elles sont dans les zones périphériques de la cour, qui ne permettent que des activités ludiques d'ampleur et de sollicitation physique moindre.

Que faire ?

Les aménagements progressifs n'amenant pas d'évolution nette, il a fallu trancher. Nous avons supprimé les jeux à ballons et balles qui dégénéraient systématiquement en pseudo foot. Nous avons défini des zones de jeux avec du matériel fourni afin de favoriser dans un premier temps la réappropriation des zones ouvertes et centrales par les filles : cordes à sauter, élastiques, échasses, cerceaux, quilles, lancers sur cibles velcro, parcours de motricité, coin calme (tapis + albums), petits jeux de société (cartes, petits chevaux, jeu de l'oie...).

Avec quel résultat ?

Les premiers temps il y a un renversement de situation : les filles s'accaparent les espaces centraux et les garçons se retrouvent en périphérie. Mais à y regarder de plus près, ce n'est pas un phénomène d'exclusion : les garçons spécialistes du « foot » méconnaissent les activités que pratiquaient les filles en périphérie. En quelques jours, les filles les intègrent à ces jeux. Les activités deviennent mixtes, les ambiances s'apaisent, les conflits diminuent en nombre et intensité. La dépense physique semble se rééquilibrer entre filles et garçons.

(NDRL : Une autre piste à explorer est la programmation de cycles de jeux "balle au pied" dans le cadre des activités d'EPS.) ■



EURE

L'égalité filles-garçons : et si on en parlait à l'école ?

Depuis plusieurs années, l'équipe d'une école élémentaire en éducation prioritaire tente de favoriser l'égalité.

Pensant que les enseignant·es jouent un rôle important dans ce domaine, l'école s'était engagée collectivement dans le dispositif des ABCD de l'égalité.

« Après une formation de 2 jours qui a permis de sensibiliser aux stéréotypes de

genre, présents chez les élèves mais aussi dans nos propres pratiques pédagogiques, plusieurs séquences ont été réalisées dans les classes : un travail sur les jouets en CE1, sur les métiers en CM1-CM2, des observations en EPS, un regard sur la littérature jeunesse, les publicités... » explique Nathalie, la directrice de l'école. Chacun·e a trouvé son champ d'entrée en fonction de l'âge des élèves et de ses propres centres d'intérêt. Le but étant, à terme, que cette question soit travaillée de manière transversale, dans toutes les activités

et les disciplines enseignées.

« Le travail autour de l'ABCD a modifié la façon d'observer et d'écouter les élèves, nous a fait prendre conscience des stéréotypes. » L'équipe, qui ne les avait pas vraiment remarqués jusque-là, a changé son approche des élèves et aiguisé son regard sur les comportements stéréotypés : correction des remarques sexistes, observation dans la littérature jeunesse des rôles sociaux liés au genre, distribution de la parole, changement des énoncés de problèmes en mathématiques... L'équipe de l'école a pointé sa satisfaction d'avoir participé à ce dispositif : « La formation a été bénéfique. Nous avons constaté une amplification dans la cohésion de l'équipe, cohésion que nous jugeons indispensable à la réussite du projet. »

« Dans cette école où les élèves, issues d'une trentaine de pays d'origine différents, cohabitent, cette expérience a été vécue comme un moyen supplémentaire d'insister sur le respect entre les enfants », conclut Nathalie. L'équipe poursuit son engagement de manière transversale et a fait figurer en bonne place dans le projet d'école la lutte contre toutes formes de discriminations. ■



Élise Devieille

Docteure en sociologie à l'Université de Caen, co-fondatrice de l'association Épicène.

minorité de jeunes bénéficie tout au long de leur scolarité de séances annuelles d'éducation à la sexualité, comme la loi l'a prévu », et alors même qu'elle est une « composante essentielle de la construction de la personne et de l'éducation [citoyenne] » (2016). Faute de volonté politique et de moyens mis en œuvre pour former les personnels et leur donner les ressources nécessaires, l'école ne remplit pas sa mission, notamment dans le premier degré. La mission de l'école est présentée comme complémentaire de celle des familles - elle n'est pas censée s'y substituer mais doit assumer ses responsabilités auprès des élèves, c'est-à-dire construire un socle commun de connaissances et de valeurs autour de la sexualité, qui reste un sujet largement tabou dans de nombreuses familles.

Quels contenus doit-elle aborder pour être égalitaire ?

L'égalité n'est pas performative : la proclamer ne saurait suffire à la rendre effective. Pour la promouvoir, il est nécessaire de rendre compte des inégalités. Deux pistes sont envisageables : la pédagogie inclusive prend en compte la diversité des élèves. Chacun-e doit pouvoir se sentir concerné-e dans les situations abordées, les textes étudiés, les illustrations utilisées en classe, quel-les que soient son identité de genre, la forme de ses organes sexuels, son orientation sentimentale et/ou sexuelle, mais aussi sa corpulence, ses handicaps, sa couleur de peau, sa culture d'origine, son milieu social, ses croyances, etc. Cette approche vise

Pour une éducation sexuelle égalitaire

à inclure de manière systématique l'ensemble des individus.

La pédagogie « critique des normes » rappelle que l'égalité est un idéal à atteindre qui est loin d'être encore réalisé. Promouvoir l'égalité, c'est donc parler de manière critique des rapports de pouvoir inégalitaires dans la société, qui défavorisent de manière structurelle certaines catégories de la population, qui sont discriminées, minorées, stigmatisées, marginalisées, voire agressées et tuées. Les enfants, très tôt épris-es de justice, n'ont aucun mal à parler des inégalités repérées très tôt dans les cours d'école, et des normes rigides qui leur sont inculquées. Pourquoi les filles occupent les coins de la cour pendant que les garçons prennent toute la place en jouant au centre ? Que reflètent les insultes les plus répandues lancées aux garçons (« pédé », « fillette ») et aux filles (« pute ») ? D'où viennent les activités, les couleurs, les centres d'intérêt qu'on prête aux filles et aux garçons ? Que se passe-t-il quand on s'écarte de ces chemins tracés, en termes d'identité de genre, de rôles et d'orientation sexuelle ? Qui décide ce qui est « normal » et ce qui ne l'est pas ?

Y a-t-il des supports pédagogiques qui vous semblent particulièrement intéressants ?

Il n'existe pas à l'heure actuelle de manuel scolaire français d'éducation à la vie affective

et sexuelle. On ne peut qu'espérer que des supports pédagogiques soient publiés prochainement avec l'appui de l'éducation nationale. Du côté des maisons d'édition privées, le choix est large et les contenus hétérogènes...

Je recommande pour les plus petites-es (3-6 ans) le tout récent *Zizis et Zézettes* (Milan) : de manière subtile, mais sans se cacher derrière son petit doigt, y sont abordées les questions du consentement et de la masturbation, par exemple.

Pour les plus grand-es, *C'est ta vie - L'encyclopédie qui parle d'amitié, d'amour et de sexe aux enfants* (Oskar Jeunesse) : une approche inclusive et poétique de la vie affective et sexuelle au sens large. ■

Thèse (2013) : Représentations du genre et des sexualités dans les méthodes d'éducation à la sexualité élaborées en France et en Suède.



(NDRL : voir aussi Eduscol : « les enjeux de l'éducation à la sexualité »)



Gaël Pasquier

Maître de conférences en sociologie à l'ESPE de Créteil, ancien professeur des écoles et directeur d'école maternelle.

L'éducation nationale parle depuis 2008 de lutte contre l'homophobie. Dans vos travaux, vous utilisez davantage l'expression « égalité des sexualités ». Quelle distinction faites-vous entre ces deux approches ?

Il faut garder à l'esprit que les manifestations d'homophobie ne visent pas uniquement les personnes homosexuelles mais portent également sur celles et ceux qui sont supposé-es l'être, parce que leurs manières d'être et de faire ne sont pas conformes aux normes de sexe dominantes dans la société. Des recherches mettent en évidence que des personnes qui se définissent comme hétérosexuelles sont aussi victimes d'homophobie. Si je préfère parler d'égalité des sexualités, c'est avant tout pour déplacer le regard et montrer qu'il ne s'agit pas de se limiter à combattre les insultes et les violences homophobes qui seraient le fait d'une petite poignée d'individus. La terminologie "égalité des sexualités" entend

souligner qu'il importe de déconstruire un système, l'hétéronormativité, qui fait de l'hétérosexualité la norme et hiérarchise les orientations et pratiques sexuelles selon qu'elles sont supposées ou non permettre la procréation. Parler d'égalité des sexualités implique donc de promouvoir auprès des enfants et donc dès l'école maternelle d'autres représentations. Cela ne signifie pas nécessairement parler de sexualité mais simplement diversifier les modèles proposés aux élèves. Les agencements sexuels, sentimentaux et familiaux actuels sont en effet beaucoup plus nombreux et complexes que ceux qui leur sont communément proposés comme des horizons de vie souhaitables.

Comment l'école peut-elle s'emparer de ces questions ?

Les débats lors du vote de la loi ouvrant le mariage aux personnes de même sexe et sur la procréation médicalement assistée ont mis en lumière les familles homoparentales et le malaise ressenti par certaines d'entre elles vis-à-vis de l'accueil que leur réserve parfois l'école. Elles restent encore bien souvent considérées comme des familles différentes, à part. L'institution aurait pourtant tout à gagner à se montrer ouverte, inclusive, par exemple

De la lutte contre l'homophobie à l'égalité des sexualités

en repensant les formulaires administratifs qui comportent quasi-systématiquement une case « père » et « mère » sans offrir d'autres possibilités. Ou encore en laissant entendre dans les interactions quotidiennes entre adultes et enfants qu'il ne va pas de soi

« Parler d'égalité des sexualités implique de promouvoir d'autres représentations auprès des enfants »

qu'un petit garçon tombe forcément amoureux d'une petite fille et réciproquement, ni que les enfants sont toujours conçus et élevés dans des familles composées de personnes de sexes différents... Cela semble d'autant plus essentiel que nous ne pouvons pas prédire quelle sera la vie des élèves et qu'il peut être d'autant plus difficile et douloureux pour des adolescent-es de se questionner sur leur orientation sexuelle que certaines possibilités leur ont toujours été présentées comme moins légitimes que d'autres, ne serait-ce que parce qu'elles sont passées sous silence ou invisibilisées.



Du côté des savoirs scolaires et des supports d'apprentissage, les enseignant-es doivent également s'interroger sur les entrées des programmes qui permettent de rendre visibles ces minorités : l'histoire et la littérature de jeunesse peuvent par exemple être concernées, tout comme, bien évidemment, l'éducation à la sexualité. En histoire, il est ainsi tout à fait étonnant que la déportation des homosexuels lors de la seconde guerre mondiale ne soit toujours pas mentionnée dans les nouveaux programmes de Cycle 3, malgré les recherches qui la documentent et les reconnaissances officielles dont elle a fait l'objet au plus haut sommet de l'État, suite aux luttes menées par des groupes militants homosexuels. Du côté de la littérature de jeunesse, certains livres permettent maintenant de véhiculer d'autres représentations, soit de familles homoparentales (il est toutefois important de prendre garde à ne pas présenter celles-ci comme une autre norme à laquelle devraient se conformer toutes et tous les homosexuel-les), soit de héros ou d'héroïnes qui tombent amoureux ou amoureuses de camarades de leur sexe. Ces ressources sont intéressantes ; aux enseignant-es de s'en saisir et de les questionner ! ■

Ouvrage à paraître : **Enseigner l'égalité des sexes et des sexualités. Le curriculum en question.** Presses universitaires de Rennes.

Hervé-Jean Le Niger, vice-président de la FCPE

Parole de parents : le point de vue de la FCPE

Pour la FCPE, l'égalité doit se construire dès le plus jeune âge, et cela va bien plus loin que le choix des jouets.

© Xavier Pierre



On voit combien les stéréotypes dits de genre influent sur l'orientation scolaire et professionnelle des jeunes. Une lycéenne, même excellente en mathématiques, va se brider dans ses choix, avec l'idée qu'ingénieur, c'est plutôt un métier d'homme. Un garçon ne va pas choisir les métiers de la couture ou de l'esthétique. Il s'agit d'un phénomène de société, qui montre bien l'importance de l'éducation à l'égalité. Cette éducation n'est pas une prérogative du cercle familial, l'école doit y prendre toute sa place, dans une forme de complémentarité avec les familles.

Œuvrer à la déconstruction des stéréotypes nécessite une formation solide des enseignant-es dans les ESPE. Face à une classe, les professeur-es ont des représentations. Par exemple, inconsciemment, ils et elles attendent d'une fille un comportement plutôt docile. On prête aux enfants selon leur sexe des caractéristiques qui ne sont que des constructions mentales. Dans les faits, une fille peut être turbulente ou hyperactive. Les futures enseignant-es doivent apprendre à repérer dans leur propre discours les attendus formatés.

Les enseignant-es ont des outils pédagogiques pour déconstruire les stéréotypes. La FCPE regrette d'ailleurs la disparition des ABCD de l'égalité. Depuis, les actions dans les écoles ont été édulcorées, elles ont maintenant lieu en filigrane. Nous déplorons un net recul sur toutes les questions « sociétales », les questions d'égalité, de genre, de discriminations.

La FCPE représente les familles, toutes les familles. Elle est en particulier soucieuse d'améliorer la prise en compte des familles homoparentales, de favoriser l'inclusion et la non-stigmatisation des enfants né-es de PMA, avec comme boussole l'intérêt supérieur de l'enfant. Et nous outillons nos militant-es afin qu'ils et elles soient en capacité de répondre à toutes les situations. La FCPE a dans ses statuts fondateurs la lutte contre toutes les discriminations, et elle s'est donné une mission d'information et de formation des parents sur toutes ces questions. ■





Simon Massei

Enseignant contractuel à l'IEP de Strasbourg et doctorant en science politique à l'université Paris 1

Vous avez étudié la mobilisation de parents d'élèves contre la prétendue « théorie du genre » (dont nous rappelons qu'elle n'existe pas). Quelles motivations ont été à l'origine de cette mobilisation ?

Lorsque se sont multipliées les mobilisations contre les ABCD de l'égalité et le prétendu enseignement de la « théorie du genre » durant l'année 2013-14, les médias ont le plus souvent présenté ces mobilisations comme l'expression d'une réaction catholique ou musulmane. C'est un fait : les femmes (et les hommes dans une moindre mesure) qui ont relayé des rumeurs sur l'existence de cours de masturbation à l'école maternelle, retiré leurs enfants des écoles, ou simplement cherché à rencontrer les équipes enseignantes pour obtenir des réponses, sont très majoritairement des croyant-es. Mais à les réduire ainsi à leurs convictions et leurs pratiques religieuses, on oublie ce qu'ils et elles sont par ailleurs : des parents d'élèves fortement investis dans la scolarité de leurs enfants et entretenant avec l'institution éducative des rapports variés dépendant d'abord de leur propre trajectoire scolaire.

En entretien, les militantes du mouvement VigiGender ou du mouvement JRE qui ont

accepté de me rencontrer n'abordent pas la « théorie du genre » de manière abstraite ou désincarnée : elles la présentent le plus souvent comme un obstacle aux projets d'ascension ou de reproduction sociale qu'elles nourrissent pour le compte de leurs enfants. Les unes, issues de la grande bourgeoisie catholique, déplorent que cet enseignement s'effectue au détriment d'objectifs plus prioritaires à leurs yeux (suivi individualisé des élèves, cadre scolaire « familial », cours d'histoire de l'art).

Les militantes JRE, musulmanes en majorité et issues des petites classes moyennes ou populaires, évoquent des dangers bien différents : le décrochage (qu'elles ont parfois elles-mêmes expérimenté, au contraire des militantes VigiGender), l'instrumentalisation politique de la laïcité, et la persistance des inégalités scolaires... autant de problèmes que l'enseignement de la « théorie du genre » tend d'après elles à reléguer au second plan voire, selon les plus conspirationnistes d'entre elles, à occulter délibérément. Ce sont ces motivations contradictoires qui, de part et d'autre du mouvement anti-ABCD, sont entrées en jeu, bien avant les motivations simplement religieuses.

Peut-on dire que ces mères catholiques et musulmanes aient mené un combat commun ?

Pour toutes les raisons évoquées plus haut, la « convergence islamo-catholique » que certaines militantes JRE et VigiGender ont tenté de bâtir tient davantage du discours politique que de la réalité. Les observations

Des parents contre les ABCD

et les entretiens que j'ai menés révèlent plutôt l'existence de rapports de pouvoir larvés entre ces deux groupes, liés en premier lieu à l'islamophobie des militantes catholiques.

Par ailleurs, les incidences à court terme de leur engagement ont nettement différé. Bien qu'elles aient participé assidûment pour certaines aux journées de retrait initiées par Farida Belghoul, les militantes VigiGender que j'ai rencontrées ont bien souvent opté au terme de l'année scolaire pour le retrait définitif de leur(s) enfant(s) du secteur public, souvent au profit de prestigieux et onéreux établissements privés.

Aspirant au même résultat sans jamais disposer des mêmes ressources, les militantes JRE ont employé des stratégies plus éclatées, allant de la scolarisation de leurs enfants dans de petites écoles privées locales - pour les plus favorisées d'entre elles, et toujours au prix d'importants arbitrages financiers - jusqu'à la déscolarisation totale. À l'issue de la mobilisation, un petit nombre d'entre elles ont en effet opté pour « l'école à la maison », alternative radicale prônée par Farida Belghoul qui les a conduites parfois à renoncer à leur carrière professionnelle pour s'occuper de leurs enfants, et à se précariser parfois davantage.

Éduquer à l'égalité, est-ce possible dans toutes les écoles ?

D'un point de vue légal ou administratif, la seule façon d'atteindre tous les établissements serait de généraliser les programmes d'éducation à l'égalité entre les sexes, de les imposer partout, y compris dans les établissements favorisés. En effet, qu'il s'agisse des ABCD ou d'autres

dispositifs locaux (interventions d'associations, initiatives de municipalités...), on remarque que ces programmes tendent depuis le milieu des années 2000 à se concentrer sur les établissements réputés difficiles, suivant l'idée que les inégalités entre les sexes seraient plus fortes dans les zones urbaines de relégation sociale et notamment chez les catégories issues de l'immigration. Il s'agit là d'une forme institutionnelle de « racialisation du sexisme ». En se concentrant sur certains établissements et certaines catégories de la population, on oublie que la domination masculine est un phénomène transversal et que les inégalités salariales et les violences sexuelles varient finalement assez peu d'une classe à l'autre. D'un point de vue politique, éduquer à l'égalité dans tous les écoles est donc non seulement possible, mais nécessaire. ■

Vigi-gender : C'est une émanation de La Manif pour tous, dont l'objectif est de discréditer la lutte contre les discriminations à l'école, et donc l'éducation à l'égalité filles-garçons, notamment via une brochure intitulée « Le genre en images ». Plusieurs campagnes de dénigrement ont propagé des rumeurs scandaleuses et outrancières, autour de la prétendue « théorie du genre » par laquelle les enseignant-es inciteraient leurs élèves à changer de sexe, ou à devenir homosexuel·les.

JRE : En janvier 2014, les Journées de Retrait de l'École (JRE) ont affecté un certain nombre d'établissements. Suite à une campagne de désinformation par courriels, tracts et sms, des parents avaient décidé de ne pas mettre leurs enfants à l'école ces jours-là.

HAUTE-MARNE

Bousculer les stéréotypes dès la moyenne section

Dans une classe maternelle de Haute-Marne, le souci de l'égalité se niche aussi dans les détails comme l'occupation des coins jeux le matin.

Florence, enseignante de moyenne section en maternelle, a à cœur de faire de ses jeunes élèves des citoyen·nes à part entière à l'école. « Cette année j'ai choisi de travailler à partir de la Convention internationale des droits de l'enfant », témoigne-t-elle, « j'ai défini des objectifs concernant l'expression et l'écoute, le travail collaboratif et l'entraide, et la lutte contre les stéréotypes. Ainsi, les élèves sont associées aux décisions, par exemple pour le choix des activités et leur mise en place, ils et elles exercent à tour de rôle des responsabilités dans la classe. Sont aussi mis en place des lieux de discussion sur le relationnel, le respect envers soi-même et les autres ». Mais les bonnes intentions ne suffisent pas toujours. Ainsi lors du temps d'accueil, durant lequel les enfants s'approprient le temps et les lieux comme ils/elles le souhaitent de

façon spontanée, Florence, grâce au code couleur qu'elle a mis en place pour évaluer l'occupation des coins jeux, a vite constaté la sur-représentation des filles dans le coin poupées et celle des garçons dans le coin voitures ou constructions. « J'ai volontairement bouleversé les habitudes de façon implicite, en retirant certaines couleurs au moment du choix des jeux, et en imposant la répartition dans les coins de l'accueil » précise Florence, « cela ne s'est pas toujours fait sans réticences de la part des enfants, mais dans la troisième phase, le retour aux choix libres, accompagné de moments de verbalisation collective, on a pu constater une certaine évolution, en particulier pour les filles qui investissent les coins occupés initialement par les seuls garçons. » Une première petite victoire sur les stéréotypes et une avancée symbolique pour une plus grande mixité dans les activités et les rapports entre enfants. ■



TOULOUSE

Une semaine de sensibilisation aux discriminations

Dans une école élémentaire de Toulouse, le projet d'école intègre depuis 2012 la lutte contre les discriminations.

Inscrite au projet d'école, elle est validée par l'IEJ et le Conseil d'école. Chaque collègue prend en charge une discrimination handicap, racisme, inégalités sociales, sexisme ou homophobie, et propose trois fois son atelier, à des groupes différents, pour des séances de cinquante minutes. Lors de la quatrième séance l'enseignant·e retrouve sa classe pour tirer un bilan et produire des affiches.

Depuis plusieurs années, Jean-Philippe propose des ateliers contre l'homophobie aux élèves de cycle 3, à partir de différents supports.

→ Un court-métrage :

- *Je ne veux pas rentrer seul* (Brésil, 2010 - 15 min) où un collégien aveugle tombe amoureux d'un de ses camarades. Cela permet d'aborder aussi le thème du handicap et de s'interroger sur la manière dont les aveugles peuvent tomber amoureux.
- *En colo*, court-métrage contre l'homophobie (8 min) édité par l'INPES
- *In a heartbeat*, court-métrage d'animation américain (2017 - 3 min), sans parole mais très expressif.

→ Un album de littérature jeunesse :

- *Le jour où papa s'est remarié*, Thierry Lenain (2017, très drôle)
- *La princesse qui n'aimait pas les princes*, Alice Brière (2010, amusant)



- *Titiritesse*, Xerardo Quintià (2008, des illustrations déjantées)
- *Jérôme par cœur*, Thomas Scotto (2009, un joyau de sensibilité).

→ Accordéons anti-sexistes qui abordent les stéréotypes de genre (et les couples de même sexe). Disponibles sur : mamanrodar.com ■

NB : En 6 ans (avec 18 groupes sensibilisés), un seul papa s'est ému de la thématique abordée. Le directeur lui répondit : « Dans l'école, nous luttons contre l'homophobie, autant que contre le racisme ». Ce qui a clos la discussion.

Jean-Philippe a également élaboré une exposition pédagogique « La littérature jeunesse contre les discriminations », pleine de références bibliographiques, adaptée aux élèves du CP au CM2 ; elle est téléchargeable gratuitement sur expocontrelhomophobie.fr



Doriane Montmasson

Maitresse de conférences à l'ESPE de l'Académie de Paris – CERLIS.

Des stéréotypes de sexe toujours présents ?

Dès la fin des années 90, des recherches ont mis en lumière l'existence de stéréotypes de sexe dans les livres destinés aux enfants. Postulant que ces « modèles » étaient intériorisés par ces derniers, ces chercheuses ont supposé qu'ils agissaient significativement sur leur construction identitaire. Quel regard pouvons-nous aujourd'hui porter sur ces résultats ? Tout d'abord, que l'offre en matière de livres pour enfants a connu une relative évolution. Si les ouvrages présentant une vision stéréotypique du masculin et du féminin restent nombreux, de plus de plus de références, y compris au sein de collections grand public, proposent pour certaines une vision différente des rôles masculins et féminins, pour d'autres

« Il est essentiel que l'utilisation de ces livres fasse l'objet d'un étayage permettant aux enfants de s'inscrire dans une posture réflexive »

des histoires où les normes de genre sont moins explicites. Ensuite, que l'étude des représentations transmises par les livres ne peut à elle seule nous permettre de comprendre la façon dont les enfants construisent leur identité. Dans cette perspective, l'étude du contenu des albums gagne à être complétée par une étude de réception, cherchant à analyser la manière dont les jeunes lecteurs et lectrices s'approprient les « modèles » véhiculés par la littérature.

L'importance de la socialisation familiale

Une recherche, réalisée auprès d'enfants de 5 à 8 ans, nous a permis de mettre en évidence qu'en matière de genre, la socialisation familiale reste, pour les plus jeunes, primordiale. En effet, interrogés suite à la lecture de plusieurs ouvrages proposant des normes de genre différentes (les activités ménagères étaient prises en charge uniquement par le personnage féminin, soit plus équitablement réparties entre les personnages des deux sexes), les enfants (de 5 et 6 ans) ont majoritairement réinterprété les livres au regard de leur modèle parental. Ainsi, loin d'avoir relevé l'existence d'organisations familiales dissemblables, ils ont pour la plupart

Les représentations du masculin et du féminin dans les livres pour enfants : quelle réception par les 5-8 ans ?

modifié le sens de certains ouvrages afin qu'il corresponde à leur propre représentation du masculin et du féminin. Dès lors, certains enfants ont réintroduit des stéréotypes dans des livres présentant pourtant une répartition équitable des activités ménagères entre les hommes et les femmes, tandis que d'autres ont proposé une lecture « égalitaire » d'ouvrages présentant pourtant une vision « traditionnelle » des rôles. Ce constat ne doit pas laisser penser qu'à cet âge les albums n'ont aucune influence sur les représentations des enfants ; néanmoins il doit attirer notre attention sur l'importance, chez les plus jeunes, de la socialisation familiale. Pour le dire autrement, à cet âge, les livres ne sont pas responsables de tout et n'ont pas à eux seuls le pouvoir de tout changer.

Faire évoluer les représentations des enfants grâce aux livres

La réception des mêmes ouvrages par des enfants plus âgés révèle l'importance que tend à prendre, à mesure de l'avancée en âge, la littérature dans la construction identitaire des filles et des garçons. En effet, confrontés aux mêmes livres, les enfants (de 7 et 8 ans) ont davantage pris en compte les différents « modèles » proposés. Ainsi un garçon, découvrant une répartition des tâches plus « égalitaire » que celle qui prévaut chez lui, explique :

« [C'est] le père [qui cuisine]. Parce que déjà, il a fait les courses ! Il a épluché, quand on a vu

dans la photo.

- A ton avis, dans cette famille, qui prépare à manger tous les jours ?

- Le papa. Parce que déjà, on le voit cuisiner et on n'a pas vu la maman cuisiner ! ».

Les enfants sont ainsi nombreux à avoir identifié (et interrogé) le « modèle » s'écartant de celui côtoyé dans leur famille.

Ce constat ne signifie pas que s'effectue, à cet âge, une mise en application mécanique des normes de genre transmises par les livres (et notamment des « modèles » moins stéréotypés qu'ils véhiculent) ; néanmoins, il révèle que mis au contact d'ouvrages proposant des représentations dissemblables, les enfants sont en mesure d'adopter une posture réflexive susceptible de les conduire à interroger leur propre conception des rôles masculins et féminins. Un tel constat nous permet ainsi de réaffirmer qu'il est primordial que continue de se développer une offre de livres proposant des normes de genre moins stéréotypées ; qu'il est important que soient utilisés, en classe, des ouvrages proposant des représentations variées du masculin et du féminin ; et enfin, qu'il est essentiel que l'utilisation de ces livres fasse l'objet d'un étayage permettant aux enfants de s'inscrire dans une posture réflexive et de s'interroger sur les stéréotypes de sexe et sur les inégalités liées au genre. ■

Doriane Montmasson - Thèse en Sciences de l'éducation : **La réception de la littérature de jeunesse par les enfants : une fenêtre ouverte sur le processus de socialisation** (Juin 2016).

PAS-DE-CALAIS

Des albums sans préjugés

Claire enseigne en CE1 dans le Pas-de-Calais. Avec ses élèves, elle a abordé la question de l'égalité filles/garçons à partir de la littérature de jeunesse, la lecture d'albums permettant de lancer des débats et des productions d'écrits.

« Nous nous sommes d'abord intéressé-es aux personnages des princes et des princesses dans les contes traditionnels, avant de confronter ces représentations à des histoires plus actuelles, comme *Rosalie et les princesses roses*, *La princesse et le dragon* ou encore *Blanche Neige et les 77 nains*. Cela nous a permis de mettre en évidence certains préjugés sexistes. » Avec *Cristelle et Crioline*, les élèves ont pu aborder le thème de l'homosexualité puisque la princesse grenouille y délaisse le crapaud qu'on veut lui imposer lorsqu'elle tombe amoureuse d'une autre grenouille.

Claire a ensuite contacté Muriel Douru, auteure de littérature jeunesse et illustratrice, pour lui faire part de ce travail. « Elle m'a alors proposé d'intervenir dans la classe ! » raconte-t-elle. Après s'être présentée, elle a parlé de sa formation et de son métier d'illustratrice professionnelle en montrant aux enfants son travail (décoration d'articles de mode, albums de coloriages, livres pour enfants...), et elle a répondu aux questions que les élèves avaient préparées. Puis elle leur a présenté son album *l'Arc en ciel des familles*. Elle s'est appuyée sur les illustrations pour leur montrer quelques exemples de familles actuelles. Un atelier artistique a suivi, Muriel Douru proposant aux élèves de dessiner leur famille sans rien imposer. Elle a aussi dessiné sa propre famille. « Puis toutes les productions ont été accrochées et nous en avons discuté ensemble » poursuit Claire. « Les enfants ont alors pris conscience qu'une multitude de familles existaient et qu'elles étaient toutes différentes. »

En fin d'année scolaire, les élèves ont préparé une exposition des travaux réalisés dans le cadre de ce projet : affiches, dessins, photographies légendées, paroles d'élèves retranscrites lors des débats. Ils et elles ont guidé leurs parents dans cette exposition et ont présenté et lu quelques-uns des albums étudiés. ■

CHARENTE

Cycles 2 et 3 Un livre pour donner un nom aux clichés

Karine, enseignante « Plus de maitres que de classes » en Charente, mène régulièrement dans les classes des activités en faveur de l'égalité.

Depuis juillet 2015, les programmes d'EMC des cycles 2 et 3 demandent de questionner les stéréotypes et préjugés qui alimentent les discriminations. Pour aborder l'égalité filles-garçons, il s'agit de déconstruire les croyances sur les sexes et de mettre dessus les mots « cliché » ou « stéréotype ».

Karine utilise en particulier le livre *À quoi tu joues ?*. « Ce livre documentaire est fait de pages qui se déplient, explique-t-elle : sur la première on lit une phrase empruntée au langage oral, l'idée reçue, et en dépliant la page, on découvre une autre image qui démonte, par l'exemple, le cliché ». Les sujets abordés sont les jeux et jouets, et permettent d'évoquer aussi la question des émotions, des sports et des métiers.

La première étape consiste à faire réagir les élèves, mis en binômes, en leur distribuant une citation : « Les filles, ça joue pas au foot », « Les garçons ça fait pas de la danse », « Les garçons ça joue pas à la poupée », « Les filles ça peut pas piloter des avions », « Les garçons ça pleure jamais »... Un premier échange, débat contradictoire ou pas, a lieu.

Le deuxième temps, collectif, permet à chaque binôme de présenter son point de vue, divergent ou convergent ; l'ensemble de la classe peut alors réfléchir à la phrase et réagir. L'expérience de Karine avec différentes classes, du CP au CM2, lui permet de tirer quelques

constats : « Un débat riche s'engage, avec des arguments ou des exemples souvent pertinents pour tordre le cou aux clichés ».

Le troisième temps permet aux enfants de retrouver (parfois) leurs arguments illustrés dans les pages dépliées. Ce moment établit une forme de complicité collective, renforcée par le ton ironique du livre.

Karine commence à voir le fruit de son travail au sein de cette école : « Même si le support n'est pas parfait (*Yannick Noah pleure... de joie, le danseur fait du hip-hop*), l'apprentissage de ce mot « cliché » a marqué les élèves : un ou deux ans après ces séances, dans ce quartier dit sensible, des petit-es sœurs et frères arrivant au CP utilisent ce terme tout à fait à propos ! »

1. Écrit par Marie-Sabine Roger, illustré de photographies d'Anne Sol, édité chez Sarbacanes et coédité avec Amnesty International en 2009.



ÉCHANTILLON

Littérature jeunesse pour des modèles diversifiés :



Dinette dans le tractopelle, de Christos, ill. Mélanie Grandgirard ; Talents hauts
Dans le catalogue, les pages roses des jouets de filles sont bien séparées des pages bleues des jouets de garçons... jusqu'au jour où le catalogue est déchiré et recollé dans le désordre.



Maïa qui aime les chiffres, de Romana Romanyshyn, Andriy Lesiv ; Rue du Monde
« Tu peux tout faire, Maïa. Il suffit de suivre le chemin de ton rêve à tout petits pas ».



Tu peux, de Élise Gravel
Un petit livre gratuit pour enfants sur le thème des stéréotypes de genre
Téléchargeable au format pdf : <http://elisegravel.com/livres/pdf>



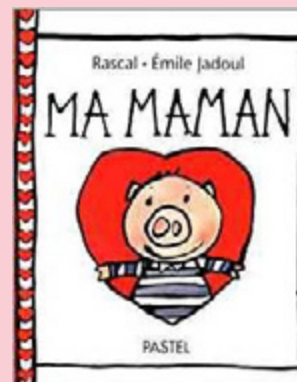
Mademoiselle Zazie a-t-elle un zizi ?, de Thierry Lenain, Delphine Durand ; Nathan
Pour Max, le monde était divisé entre les Avec-zizi et les Sans-zizi, et, bien sûr, les premiers dominaient les seconds. Mais, Zazie, la nouvelle de la classe, dessine très bien, joue au foot, sait monter aux arbres et gagne à chaque fois qu'elle se bat !



"Ni poupées, ni super-héros", de Delphine Beauvois et Claire Cantais ; La ville brûle
Pour que filles et garçons partent ensemble à la chasse aux stéréotypes Ni poupées ni super-héros pose les bases de comportements égalitaires et antisexistes, sans périphrases ni métaphores, mais avec beaucoup d'humour et de fantaisie.



Malala, pour le droit des filles à l'éducation, de Raphaële Frier, Aurélia Fronty ; Rue du Monde
L'histoire de Malala, cette jeune fille qui s'est dressée contre les talibans pour défendre le droit à l'éducation des filles et a obtenu le Prix Nobel de la Paix en 2014.



Ma maman, de Martin Rascal, Émile Jadoul ; École Des Loisirs
Ma maman, elle n'aime pas balayer. Ni tricoter. Ni cuisiner. Pourtant, ma maman, elle est formidable !
Épuisé à la vente



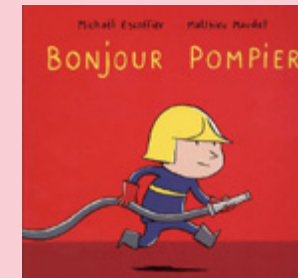
L'heure des parents, de Christian Bruel Nicole Claveloux ; Éditions Thierry Magnier
Qu'ils forment dans ses rêves une famille traditionnelle, homoparentale, recomposée, adoptive ou monoparentale, les parents de Camille seront toujours... ses parents.



Perce-neige et les trois ogresses, de Gaël Aymon et Peggy Nille ; Talents Hauts
« Les mots les plus durs peuvent blesser plus encore qu'un bras ou qu'une épée ».



L'histoire impossible à peindre, de Claire Ubac ; École des Loisirs
Dans le royaume d'Urcande, la féminité ordonne et soumet. La loi est formelle : pas d'hommes au gouvernement, pas d'hommes à la cour royale.
Épuisé à la vente



Bonjour pompier, de Michaël Escoffier, Matthieu Maudet ; École des Loisirs
C'est une journée ordinaire pour le pompier... qui est une pompière.

Centre Hubertine Auclert : des ressources pour l'égalité !

Organisme associé du Conseil régional d'Ile-de-France, le Centre Hubertine Auclert, Centre francilien pour l'égalité femmes-hommes, accompagne toute personne ou toute structure dans son projet en faveur de l'égalité entre les femmes et les hommes, notamment les acteurs et actrices du champ éducatif. Il est également un centre d'expertise sur les représentations sexuées et sexistes dans les manuels scolaires et sur les cyber violences à caractère sexiste et sexuel.

Étude sur les stéréotypes dans les manuels de lecture au CP

Il a notamment étudié les représentations sexuées et sexistes dans les manuels de lecture du CP les plus récents. Qu'observe-t-on ? Si les manuels de lecture de CP sont mixtes, ils ne sont pas paritaires, avec des ratios de 39 % de femmes et 61 % d'hommes représenté-es. En outre, les personnages féminins demeurent limités dans leurs activités et les personnages masculins sont plus variés mais restent très traditionnels.

On cantonne ainsi les enfants à des activités stéréotypées : les petites filles restent davantage à l'intérieur, font des activités calmes, alors que les petits garçons occupent l'espace extérieur et pratiquent davantage d'activités sportives. Du côté des adultes, les femmes sont souvent des mères représentées dans des activités domestiques. Tandis que les hommes, moins souvent présentés en pères, participent peu à la gestion du foyer, si ce n'est dans des activités traditionnellement masculines. Les femmes sont aussi minoritaires dans l'ensemble des 10 catégories professionnelles identifiées. Seuls 22 % de femmes ont un métier contre 42 % pour les hommes. Les femmes sont quasiment absentes des métiers scientifiques (3 %) et ne représentent qu'1 % des gendarmes, militaires, pompières. Dans le domaine de l'imaginaire, deux carrières s'offrent aux femmes : princesses ou sorcières alors que les hommes sont plus souvent rois. Les hommes sont également surreprésentés parmi les monstres (87,5 %).

Base de données : ressources pour l'égalité
www.centre-hubertine-auclert.fr/egalitheque



Éduquer à l'égalité : une mission de l'école.

L'école ne peut pas tout mais elle doit prendre sa part dans la lutte contre les inégalités. Dans cette optique, c'est bien son rôle d'agir dans une logique de prévention des discriminations, du harcèlement et des violences ; d'accueillir tou-tes les enfants ; d'éduquer contre toutes les formes de xénophobie, contre le racisme, le sexisme, les LGBTphobies, la stigmatisation liée à la situation sociale ou au handicap ; d'alléger le poids des déterminismes pour favoriser l'émancipation de tou-tes les élèves ; et de contribuer à inventer une culture de l'égalité, égalité en droits mais aussi égalité subjective afin que chacun-e se sente l'égal-e de l'autre. L'école doit contribuer à déconstruire les stéréotypes de genre, c'est-à-dire remettre les différences biologiques à leur juste place. Au lieu d'enfermer les enfants dans des schémas qui vont réduire leurs choix d'orientation scolaire et professionnelle, de loisirs, et leurs futurs rôles de femmes et d'hommes. L'école doit permettre d'ouvrir le champ des possibles.

Devant les attaques réactionnaires de la part de l'extrême droite ou de mouvements intégristes, par exemple Journées de Retrait de l'École et propagande des Vigi-gender (voir p. 17), le SNUipp-FSU répond d'une part en interpellant le ministère afin qu'il rappelle à tous la place de l'éducation à l'égalité et à la sexualité dans les programmes et d'autre part en rédigeant et diffusant des informations et argumentaires destinés aux enseignants pour les aider à échanger avec les familles. Il a contribué par son action à

faire bloquer les envois des Vigi-gender par le ministère.

Car l'éducation à l'égalité fait bien partie des enseignements de l'école et les enseignant-es y sont sensibles. Cette éducation peut prendre la forme de séquences dédiées, en Éducation Morale et Civique, en éducation affective et sexuelle notamment grâce à la littérature jeunesse, ou s'intégrer aux enseignements disciplinaires tels l'histoire, les sciences, les arts, l'EPS... Ces séquences peuvent concerner toutes les classes, avec des contenus et des supports adaptés, suivant l'âge des élèves. Elles peuvent aussi s'inscrire dans le cadre de l'éducation à la citoyenneté, avec l'apprentissage de la démocratie à l'école (débat réglés, réunions de classes, conseils de délégué-es...) et déboucher sur des mesures concrètes issues de la réflexion collective comme par exemple celles relatives au partage des espaces et des activités de la cour de récréation. En outre, ces décisions collectives favorisent un climat scolaire apaisé.

Les apports des chercheurs et chercheuses, les témoignages d'enseignant-es, les réflexions syndicales contribuent à tracer le chemin, ou plutôt les chemins, que l'éducation à l'égalité peut emprunter.

L'école doit promouvoir notamment des modèles féminins et masculins variés : personnalités historiques ou contemporaines, scientifiques et artistes, sportifs et sportives, héros et héroïnes de la littérature. De même elle doit mettre en avant la diversité des

familles, sans jugement de valeur.

En effet, la vigilance doit être de mise. Ainsi des recherches mettent en évidence que la lutte contre les stéréotypes se traduit parfois uniquement en termes de « droits », droit à choisir ses loisirs et son futur métier, en occultant les inégalités qui découlent des hiérarchies entre les valeurs traditionnellement associées au masculin et au féminin. Ou bien ces inégalités sont abordées sous l'angle du « ailleurs ou autrefois », comme si elles relevaient uniquement d'autres époques ou d'autres cultures.

Concrètement, le SNUipp-FSU demande que soit mis en œuvre et généralisé un dispositif similaire aux ABCD de l'égalité (voir p. 8), alliant ressources théoriques, pédagogiques et formation des enseignant-es. Plus largement, il revendique une formation systématique, initiale et continue, en présentiel, basée sur une réflexion approfondie concernant les représentations, les stéréotypes et les préjugés, sur des échanges et des confrontations entre enseignant-es, et avec les résultats de la recherche.

C'est grâce à des mesures de cette nature, mais aussi avec des moyens et du temps, que les enseignant-es pourront mettre en œuvre des projets de classe, d'école, pour envisager des activités communes afin que cette égalité soit vécue au quotidien par les élèves. Car en la matière, chaque moment de la vie de la classe, de l'école, importe. Cela suppose une prise de conscience et une vigilance des enseignant-es et de tous les intervenant-es. Pas si simple ! Gérer parfois des situations de harcèlement et de violence,



rendre l'ensemble de l'espace scolaire sécuritaire, des recoins de la cour de récréation jusqu'aux toilettes, faire que toutes et tous les élèves, à tous moments, puissent se savoir écoutés par l'adulte lorsqu'ils vivent les effets des inégalités est déterminant pour renforcer confiance et sentiment d'être soutenu au besoin. Ces questions, qui demandent à l'enseignant de déconstruire ses propres représentations ne seront travaillées qu'avec une véritable formation et en s'appuyant sur le collectif de l'équipe d'école. De même, les parents d'élèves doivent être associés aux réflexions et aux actions, afin que la communauté éducative agisse de concert pour la promotion et le respect de l'égalité.

Un beau projet pour l'école d'aujourd'hui, pour des adultes plus libres demain !



MAITRES
CONDIT
RÉUSSE
MÉTIER AIDE
DE MAITRES
RÉUSSIT
IFS TEM
LER AUTREME

REPRENONS LA MAIN SUR NOTRE MÉTIER...

...CHANGEONS L'ÉCOLE !

